Document generated on 10/11/2024 10:56 p.m.

Bulletin d'histoire politique

Ginette Pelland, Écrire dans un pays colonisé, Éditions Trois-Pistoles, 2004.

Louise Mailloux

Volume 13, Number 2, Winter 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1055054ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1055054ar

See table of contents

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Mailloux, L. (2005). Review of [Ginette Pelland, Écrire dans un pays colonisé, Éditions Trois-Pistoles, 2004.] *Bulletin d'histoire politique*, *13*(2), 241–243. https://doi.org/10.7202/1055054ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ginette Pelland, *Écrire dans un pays colonisé*

Éditions Trois-Pistoles, 2004.

Louise Mailloux
Professeure de philosophie
Cegep du Vieux Montréal

Quand les porteurs d'eau se font porteurs de mots...

On aurait tort de croire que l'écriture n'est qu'un acte intime se limitant à la chambre et qui s'achève avec le dernier mot, car que peut bien valoir un texte que personne n'aurait lu ? Ceux qui écrivent le font pour être lus. Or il s'avère qu'au Québec, « écrire est un suicide », affirme Ginette Pelland.

Car si l'expression québécoise se porte bien, on ne peut pas en dire autant de sa promotion et de sa diffusion. L'édition québécoise souffre d'un profond colonialisme culturel qui fait de nous « un peuple traducteur, importateur et exportateur des idées des autres ». C'est le navrant et terrible constat auquel en arrive Pelland dans son dixième et dernier essai (*Écrire dans un pays colonisé*), dans lequel elle dresse un portrait sans complaisance de l'industrie du livre québécois, soulignant que sa situation actuelle n'est pas sans rappeler l'analyse développée par Albert Memmi, au milieu des années cinquante, dans son célèbre *Portrait du colonisé*, de même que les vives protestations d'un Gaston Miron qui, il y a quarante ans de cela, nous parlait d'une langue qui n'a pas les moyens.

Ce que disaient Memmi et Miron n'a pas vieilli d'un cheveu, nous renvoyant encore avec une étonnante justesse le reflet de notre propre aliénation. Le poids de notre histoire pèse encore lourdement sur notre destin, et Pelland par sa démonstration (chiffres à l'appui) nous en convainc nettement. Son propos fait l'effet d'une douche froide. Notre culture et notre intelligentsia, affirme-t-elle, sont marquées par une double colonisation : britannique,

bien sûr, mais bien davantage française... Ce que d'aucuns soupçonnent. Et c'est peut-être là le plus grand mérite de ce livre qui est de nous ouvrir les yeux sur ceux qui nous traitent d'une manière condescendante, en nous appelant gentiment « cousins », car bien qu'historiquement et politiquement, nous ayons été colonisés par l'Angleterre, il n'en demeure pas moins que la France, cette même France qui nous a abandonné lors de la Conquête, se comporte toujours à notre égard comme une métropole culturelle qui, à elle seule, serait dépositaire de la vraie culture et de la vraie langue française. En conséquence, elle ne se gêne pas pour nous exploiter et nous coloniser à souhait en envahissant de sa production de livres français notre marché du livre québécois dont elle prend bien soin de contrôler jusqu'à 65 % des parts, celle de ses petits cousins d'Amérique. Ce qui revient à dire que les éditeurs québécois ne contrôlent à toutes fins pratiques que 35% de leur propre marché. Maîtres chez nous ? Pas tant que nous ouvrirons grandes nos portes aux livres français, nous dit Pelland, qui va même jusqu'à suggérer que nous soyons protectionnistes au même titre que la France l'est pour sa production et que nous fermions donc la porte aux livres français tout comme l'a toujours fait la France pour la grande majorité des livres français écrits au Québec.

Importateur des idées des autres ? Tout à fait, nous dit Pelland, et que nous permettions ainsi à la France une telle ingérence ne peut se faire qu'avec l'assentiment d'une intelligentsia qui en bonne colonisée boude son propre peuple pour se tourner, admirative et nostalgique, vers l'ancienne mère patrie, une mère, ironise l'auteure, qui a pourtant depuis fort longtemps abandonné son enfant...

Un autre aspect sur lequel l'auteure insiste, et qui est loin d'être négligeable, est le fait qu'elle reproche aux éditeurs québécois de perdre de vue la raison première pour laquelle ils sont subventionnés à 100 % à même les impôts des contribuables afin de promouvoir et de garantir l'identité culturelle du Canada français. Qu'au lieu de consacrer ces sommes à publier des auteurs de chez nous ou encore à les traduire en anglais pour les exporter dans le monde et ainsi faire rayonner notre culture sur la scène internationale, bon nombre de ces éditeurs préfèrent plutôt employer les subventions à la traduction pour traduire principalement des ouvrages venant du Canada anglais dont ils vendront par la suite les droits à la France, s'assurant ainsi d'un bénéfice net et sacrifiant par le fait même notre culture à des fins mercantiles. Les chiffres parlent d'eux-mêmes, montre Pelland. En effet, rien que pour la seule année 2000, par exemple, au Québec, les publications traduites de l'anglais l'ont été dans une proportion de 78 % alors que celles traduites du français l'ont été dans une proportion beaucoup plus modeste de 15 %. Traducteur et exportateur des idées des autres, cela est bien l'essence du colonisé. « À quand le bilinguisme traducteur both ways ? », s'indigne Pelland.

De toute évidence, la situation actuelle de l'industrie du livre québécois, telle que décrite dans le livre de Pelland, montre à quel point celle-ci est gangrenée par un colonialisme culturel qui n'est pas sans rapport avec notre manque de souveraineté politique. Cette situation condamne concrètement les écrivains québécois à l'isolement et à la production de livres mort-nés parce qu'encore trop de nos intellectuels sont convaincus que la vraie culture vient toujours d'ailleurs. Tout cela ne peut en définitive que nuire grandement à l'affirmation de notre identité culturelle car, conclut Pelland, « publier des auteurs francophones, c'est contribuer au développement d'une conscience nationale ».

Au moment où les discussions sur la souveraineté politique du Québec refont surface et occupent à nouveau la scène de l'actualité, l'ouvrage de Ginette Pelland s'impose comme une lecture incontournable, décapante et tonifiante à la fois, car il a le mérite de nous révéler nos puissants complexes et de nous rappeler à quel point ceux qui se croient grands sont encore tellement petits. Car si les livres s'écrivent dans une chambre, en revanche, ils doivent se lire dans un pays.